

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 22

Artikel: Propos d'un vieux garçon : la route ensorcelée
Autor: Bert-Net
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

c'est le rendez-vous des bohémiens; c'est pour cela qu'il y a tant de cendres et de débris d'écuellés. Quant aux deux ou trois squelettes découverts au cours des travaux, ce sont les sépultures de ces gens.

Mais il y a autre chose : chaque samedi, la « chette » se réunit dans ce lieu solitaire. Vers minuit, Belzébuth arrive avec son violon, se place à l'entrée du Perte-à-Dzerou et fait danser ses affiliés. Quand ils ont assez tourné, il descend, se plante au milieu d'eux, les questionne sur ce qu'ils ont fait, en les encourageant à continuer. Aux uns, il donne des herbages secrets; à d'autres des pots de graisse pour faire périr les porcs, avorter les vaches ou faire boiter les chevaux. Malheur à l'indiscret qui voudrait aller écouter! Il serait bientôt précipité dans le ruisseau.

Ce vallon sauvage est le paradis des renards, martres, blaireaux, chouettes, effraies. Les anciens souterrains de Saint-Martin et les anfractuosités des rochers leur fournissent des retraites assurées.

Pour en revenir à nos voyageuses, elles prirent le chemin de droite. Au bout de quelques instants, des ronces interceptèrent leur passage, et, comme la nuit arrivait rapidement, ne sachant que faire, elles se blottirent sous un buisson. Pour comble de malheur, une pluie fine se mit à tomber. Un peu plus tard, les cris lugubres du chat-huant résonnèrent contre les parois de rochers, tandis que les renards se répondaient d'une rive à l'autre. Un petit chien, qui accompagnait ces dames, les quittait à chaque instant pour se mettre à la poursuite du gibier. On peut se représenter l'affreuse nuit qu'elles passèrent dans ces parages! N'osant faire un pas, crainte de tomber à l'eau, elles durent attendre le jour pour retourner sur leurs pas. Appeler au secours eût été peine perdue, car nul voyageur ne s'aventure par là de nuit, et les maisons les plus rapprochées sont à une trop grande distance pour que les appels puissent être entendus. Elles rentrèrent au Pâquier transies et complètement mouillées. Inutile de dire qu'elles ne repassèrent plus par ce chemin-là. »

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

I. Formes diverses de la sincérité religieuse, par Paul Stapfer. — La Maison jaune. Scènes de la campagne genevoise, par J. des Roches (Seconde et dernière partie). — III. Un étudiant à Paris en 1819. Lettres et fragments inédits de Rodolphe Töpfer. — IV. Les monastères du mont Athos, par Louis Seylaz. — V. Poésies, par F. Roger-Cornaz. — VI. L'arthritisme, ses causes et son évolution, par le Dr J. Taillens. — VII. Quelques scènes comiques de la vie militaire en France, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. — VIII. Chroniques parisiennes, italienne, hollandaise, américaine, suisse allemande, politique. — XIV. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

La route ensorcelée.



Il est curieux d'observer l'effet bizarre qu'exercent les bons vins sur le système humain de la locomotion. Pour regagner au plus tôt sa demeure, le pocharde — contrairement à l'axiome le plus élémentaire de la géométrie — s'évertue à trouver dans la ligne courbe le plus court chemin d'un point à un autre. Il zigzague à travers la route, décrivant en sa course hasardeuse les arabesques les plus compliquées et les plus fantaisistes. C'est de là que vient la descriptive expression parisienne « faire du feston ».

Un homme « festonnait » donc l'autre soir dans une large avenue. Ce n'était point un ivrogne; au contraire, c'était une personnalité bien connue, un savant qui s'en revenait d'un grand banquet donné en l'honneur d'une sommité

scientifique. Il était tard; la lune, en son plein, éclairait d'une lueur blafarde la route que striaient de larges traits noirs l'ombre des arbres aux grands fûts rectilignes.

Dans l'ombre d'un de ces troncs, une petite tranchée transversale traîtreusement se dissimulait. L'absorption d'un riche repas, copieusement arrosé, n'a jamais contribué à exercer l'acuité visuelle. Notre homme donna donc dans le fossé et roula de tout son long dans la terre fraîchement remuée.

Tout étourdi de sa chute, il se relève en maugréant, et jure — comme le corbeau de la fable — qu'on ne l'y prendrait plus. Pénétré de cette résolution salutaire, il reprend son chemin, regardant à chaque pas où il pose le pied.

Soudain, il aperçoit une étroite et longue bande sombre, barrant la route :

— Bon ! Encore un fossé ! fit-il.

Et, prenant son élan, il franchit l'obstacle d'un bond.

Un peu plus loin, le même cas se représente. Sans hésiter, il saute de rechef :

— Quelle route dangereuse ! dit-il. Heureusement que j'y vois clair !

Chose bizarre ! Les fossés se multiplient ! A intervalles réguliers, ils coupent la route, et l'homme inquiet se retrouve à chaque instant devant la menaçante tache sombre. De plus en plus furieux, il saute chaque fois en pestant contre l'impéritie des autorités !

A bout de force, exténué par cette gymnastique inhabituelle, il arrive enfin en ville. Il entre dans la première brasserie venue et s'écroule sur une banquettes d'un air d'infinie lassitude.

Un ami, le voyant ainsi, s'empresse :

— Qu'as-tu ?

— C'est inouï ! lui répond le malheureux. J'ai dû, pour arriver ici, sauter au moins par-dessus une centaine de fossés qui barraient entièrement la grande route.

— Ce n'est pas possible ! Tu l'as rêvé.

— C'est comme je te dis. De telles choses sont inadmissibles. Il n'y a que chez nous que la voirie est si mal faite !

— Pourtant... Je ne peux pas croire...

— Je te le prouverai.

Et c'est ainsi que le lendemain les deux amis s'en furent sur les lieux pour tirer l'aventure au clair. O miracle ! La route était lisse et plane ! De fossés point, si ce n'est une toute petite fouille, celle dans laquelle le promeneur attardé avait butté tout d'abord.

Que s'était-il donc passé ?

Tout simplement ceci :

Trompé par le premier creux qui se confondait avec l'ombre d'un arbre, le malheureux avait pris pour des fossés la raie sombre que projetaient au travers de son chemin les troncs des grands arbres éclairés par la lune.

Et c'est ainsi que le pauvre diable avait sauté autant de fois par-dessus d'imaginaires tranchées qu'il y avait d'arbres au bord de la route.

BERT-NET.

La bibliothèque du bon patriote.

Par la création de leur admirable collection, le *Roman romand*, les éditeurs Payot et Cie, à Lausanne, mettent à la disposition du public qui lit ou qui désire lire, à des prix fabuleusement bas (60 centimes) les récits et romans complets de nos écrivains les plus aimés, les plus populaires, les plus justement estimés : après *La Carrochonne* et *La Marquise de Bachelin*, viendront les délicieuses *Nouvelles* de Philippe Monnier, puis les vivantes *Scènes de la vie suisse* d'Edouard Rod; puis le savoureux, le pittoresque, l'immortel *Jean des paniers* de Louis Favrat.

Voici enfin qu'a paru le populaire et si émouvant *Journal de Jean Louis* de Alfred Cérésolo, que nul ne peut lire sans émotion et à qui les souvenirs, qu'on ravive ces temps-ci, des éléments d'il y a quarante ans donnent une actualité nouvelle et prenante. Le choix des œuvres d'Alfred Cérésolo qui est offert en outre au public dans ce volume sera goûté par tous les patriotes : corde militaire, corde

patriotique, corde familiale, corde sentimentale même, tout ce qui vit au profond de nos âmes romandes, Alfred Cérésolo, l'exquis conteur, a su le faire vibrer d'une façon unique dans ses récits où se peint si heureusement l'âme saine et joviale, et sentimentale à ses heures, du paysan vaudois qu'est Jean-Louis.

Rien qu'à parcourir le volume on se sent tout ragailardi par des titres sonores et savoureux comme ceux de *David Trinquet*, *Le notaire de Salins*, *Jean Bracailon*, *La Jambe à François*, *Cambillon*, *Ganganet*, *Madelon*, *Rodoillon*, et le *bourreau de Berne*, tous récits vivants et gais où Alfred Cérésolo a su si bien saisir les nuances et les replis de notre âme campagnarde.

Mais il serait superflu d'en dire davantage; cela sentirait la réclame. Le livre dont nous parlons n'en a nul besoin. On peut seulement ajouter qu'il avait bien sa place dans cette excellente collection du *Roman romand* où MM. Payot et Cie ont entrepris de réunir tous les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale et qui sort des presses des *Imprimeries réunies*, à Lausanne.

COUMEIN ON PAIE SON MAIDZO

Voilà cognâta prau Tenot, lo villio tzappoué dè Velâ-Graubon ? L'irè on iadzo tant malado que sè peinsâvan tré ti pèlo veladzo : « L'è binstou réduit, ci pouro Tenot ! » Eh bin, ne lâi vayan gotta, cliau dzein, et Tenot l'è onco plliè solido que leu. S'è tsô-pou rapicollâ, et ora tzappouéze asse rido qu'on dzouveno. Lo lâi corso bin, po cein que l'è on tot brav'homme.

Mon Tenot l'avâi aubliâ du grantein sa maladi, lo maidzo et lè remido, quan l'a réchu on beliet iô l'irè marquâ :

Honoraires du docteur X.

Pour médicaments Fr. 8

Pour 10 visites : » 40

En tout Fr. 48

— Euh ! tè bourlâi pî ! quarante-houi francs ! que fâ lo tzappoué (lè on boquenet retrein po la mounia), quarante-houi francs !... Lè remido, su bin d'accou de lè payî, m'ant prau fê effet; mâ lè vesetè, lè lâi vu reindre.

LUVI DE LA DÉRUPPA.

AUTOUR D'UN DEMI

ALORS, conseiller, voilà enfin la session terminée. Vous n'en êtes pas fâché, je pense ?

— Ma foi, non, il y a trois semaines qu'on siègeait. Pendant qu'on est à Lausanne, les affaires ne se font pas, à la maison.

— Oh ! enfin, la conseillère est toujours là, tout de même; et les femmes, des jours qu'il y a, ont plus de tête que les hommes.

— Pour sûr, et de langue aussi, les jours de lessive, surtout; et le soir, quand on rentre un peu tard. Pas mèche de pider. Enfin, ce qu'il y a de bon, c'est qu'elles disent les demandes et les réponses.

— Vous en avez fait, de la besogne, cette fois. Ti possible, les papiers n'étaient plus pleins que du Grand Conseil. Mossieu Fallière, l'empereur Guillaume et Cherpillod, le lutteur, devaient être jaloux.

— Ah ! je vous promets, François, qu'on n'a pas chômé. On a un président qui l'expédie les affaires à la vapeur, même à l'électricité. Pas mèche d'aller dîner avant une heure et demie, et alors nix pour les trois décrets d'apéritif. Y fallait d'emblée attaquer la soupe, si on voulait avoir encore quelque chose.

— Alors, vous siégez le matin seulement ? Comme ça vous ne faites jamais que la demi-journée... et vous recevez pourtant toujours la paye entière ?

— Et que ce n'est pas trop ! Vous ne vous figurez pas, mon pauvre François, ce que c'est que de faire d'un matin, cinq ou six lois et autant de décrets, à la filée, avec les amendements, les sous-amendements, tout le diable et son train.

— Oui, sans doute.

— Vous, n'est-ce pas, vous ne faites que des